

L'indifférence : l'« au-delà » de la haine

Dominique CUPA

Il y a quelque temps, les médias évoquaient ce fait divers : un homme à qui avait été refusé un port d'arme venait de tuer avec un sabre, une femme policier qui tentait de contenir son courroux. Les journalistes se sont interrogés sur l'indifférence qu'il manifestait à l'égard du crime qu'il venait de commettre. L'été dernier, un tragique événement a eu lieu en Suède. Après avoir posé une bombe dans un endroit très fréquenté, un homme a massacré des jeunes gens qui s'étaient rassemblés sur une île leur faisant croire qu'il venait les protéger. Là encore, lors de la reconstitution, il a été noté qu'il était parfaitement indifférent à cette tuerie. Véronique Courjault, qui a tué trois de ses nouveau-nés, lors des premiers interrogatoires était parfaitement insensible à ses actes, et elle a pu dire « qu'elle n'avait tué personne ».

Dans le *Journal* qu'elle tient au risque de sa vie, pendant sa déportation au camp de Bergen-Belsen, H. Lévy-Hass écrit : « Je n'ai pas remarqué, pas une seule fois, chez un seul de ces soldats le moindre indice d'une réaction humaine, la moindre ombre d'un sentiment, la moindre trace de gêne ou d'embarras devant l'obligation de se comporter comme ils se comportaient. Rien ! Leurs visages ne reflétaient rien d'humain » (Lévy-Hass, 1979).

Je pense aussi à Sandrine lors des débuts de sa psychothérapie, indifférente aux blessures qu'elle s'inflige, indifférente à moi-même et à son fonctionnement psychique.

Mais nous, qui d'entre nous ne se sent pas parfois indifférent, momentanément, à un événement dramatique, à la douleur d'un patient même si elle est térébrante ? C'est cet état d'affect qui appartient à un état psychique particulier (voire certains états psychiques particuliers) et s'associe parfois à un passage à l'acte meurtrier que je vais tenter de cerner dans ce travail.

L'INDIFFÉRENCE :

UN ÉTAT SANS AFFECT LIÉ À UN DÉSINVESTISSEMENT PSYCHIQUE

Le dictionnaire *Le Petit Robert* propose les définitions suivantes : l'indifférence est « l'état d'une personne qui n'éprouve ni douleur, ni plaisir, ni crainte, ni désir », elle montre un « détachement à l'égard d'une chose, d'un événement », elle concerne « l'absence d'intérêt à l'égard d'un être ». *Le Petit Larousse* évoque « la neutralité affective », « le détachement », « la froideur ».

L'indifférence que j'essaye de comprendre recouvre en fait ces définitions : il n'y a pas d'affect, il n'y a pas d'investissement de l'objet. L'indifférence peut ainsi être comprise comme un état dans lequel le sujet n'éprouve aucun affect à l'égard d'un autre, un état dans lequel il est totalement détaché, n'éprouve aucun sentiment pour l'autre. Mais, l'indifférence peut être aussi un état où le sujet est totalement détaché de lui-même et par conséquent dans une sorte d'anesthésie psychique. L'indifférence serait donc un état de profond désinvestissement psychique de l'autre ou de soi-même, un désengagement psychique correspondant à un niveau zéro de l'état d'affect. Il y aurait, faute de quantité d'énergie psychique, une perte de la qualité psychique, de la teinte affective.

Avec Freud, on peut considérer l'affect comme étant un *quantum*, une quantité d'excitation qui peut soit s'épuiser dans la décharge, soit être soumise à la liaison qui exige le préalable de la réduction quantitative dans la recherche du plaisir. A. Green qui a largement repris la question de l'affect en s'appuyant sur le travail entamé par Freud propose une définition qui me paraît intéressante, car elle rassemble à la fois l'expérience interne et un état psychique (sentiment, passion) orienté vers l'autre. « Pour clarifier les choses, écrit-il, nous désignerons donc par affect un terme catégoriel groupant tous les aspects subjectifs qualificatifs de la vie émotionnelle au sens large, comprenant toutes les nuances de la langue allemande (*Empfindung, Gefühl*) ou de la langue française (émotion, sentiment, passions, etc.) Affect sera donc à comprendre essentiellement comme un terme métapsychologique plus que descriptif » (Green, 1973). Pour A. Green, l'affect constitue une expérience corporelle et psychique dans laquelle la première est la condition de la seconde. L'expérience corporelle se produit à l'occasion de la décharge interne, mouvement qui révèle le sentiment d'existence du corps qui sort alors de son silence. Ce versant de l'affect permet au sujet de prendre conscience de son corps, processus de psychisation qui s'enrichit de la gamme du plaisir-déplaisir auquel l'affect introduit le corps. Si l'affect a une orientation interne, il s'adresse aussi à l'autre, il est à la fois message pour l'interne et message qui peut s'adresser. L'affect a ainsi un rôle de représentance. Sous l'effet des tensions internes/externes, l'affect joue avec

la représentation, la recouvre, l'abolit, en tient lieu. Cependant, l'affect peut aussi désorganiser la parole jusqu'à l'inintelligible, l'indicible du retour au corporel, l'affect se déliant alors de la parole. Lorsque l'affect rompt avec la représentation et prend sa place, il risque de se transformer en un torrent qui rompt les digues du refoulement, submerge les capacités de liaison et de maîtrise du moi. Ainsi, dans cette proposition, l'affect appartient à deux catégories : celle de l'économique et celle du symbolique, force et sens étant solidaires parce qu'ils sont complémentaires, impensables l'un sans l'autre.

Comment comprendre cet état sans affect qu'est l'indifférence d'un point de vue métapsychologique ? Dès l'« Esquisse », Freud évoque une « zone d'indifférence – entre le plaisir et le déplaisir », sur laquelle il revient dans le premier chapitre d'« Au-delà du principe de plaisir » reprenant G. Th. Fecher qu'il cite : « [...] tout mouvement psychophysique qui franchit le seuil de la conscience est affecté de plaisir dans la mesure où, au-delà d'une certaine limite, il se rapproche de la stabilité complète, est affecté de déplaisir dans la mesure où, au-delà d'une certaine limite, il s'en écarte ; tandis qu'entre ces deux limites, que l'on peut caractériser comme seuils qualitatifs du plaisir et du déplaisir, existe une certaine étendue d'indifférence esthétique¹... » (Freud, 1920). Mais c'est aussi dès l'« Esquisse » que Freud avance un principe du fonctionnement de l'appareil neuronique qui consiste à ce que « le système neuronique » tende à se débarrasser de la quantité (Freud, 1950 *a* [1895]), l'appareil psychique recherchant à évacuer complètement la quantité d'énergie qu'il reçoit afin de recouvrer l'« indifférence esthétique ». Cette disposition est reprise en 1920 par Freud. Elle devient le principe de nirvana qui désigne la tendance de l'appareil psychique à ramener à zéro le plus possible toute quantité d'excitation aussi bien externe qu'interne. Freud (1924 *c*) va préciser que ce principe « exprime la tendance de la pulsion de mort ». En suivant Freud, nous pouvons avancer *qu'il y a une tendance de l'appareil psychique à rechercher l'indifférence, située entre les affects de plaisir et de déplaisir. Elle est une figure du zéro tensionnel, un état de désaffectation, une manifestation de la pulsion de mort.*

L'indifférence constituée par évacuation peut continuer à être travaillée à partir de la notion de désobjectalisation élaborée par A. Green qui considère qu'il existe un certain type de désintrinsication des pulsions de vie et des pulsions de mort conduisant dans des formes plus ou moins discrètes, à différentes configurations psychopathologiques. Partant de deux présupposés fondamentaux : premièrement, tout travail sur la pulsion de mort nécessite de prendre

1. N.D.T : *aesthetische Indifferenz* ; « esthétique » est ici employé au sens ancien, relatif à la sensation ou à la perception.

en compte la paire pulsionnelle : pulsion de vie et pulsion de mort, deuxièmement, la pulsion prend son existence de l'objet qui existe en fonction de l'existence pulsionnelle, A. Green pose deux hypothèses. « La visée des pulsions de vie est d'assurer une fonction objectalisante. » Son rôle est de créer des relations avec des objets internes et externes et de transformer en objet ce qui ne possède pas forcément une qualité d'objet, une propriété d'objet. C'est le cas pour le moi, c'est le cas pour l'objet transitionnel, etc. L'investissement est central dans le processus, il peut être d'ailleurs lui-même objectalisé. Ce faisant, « La visée de la pulsion de mort est d'accomplir aussi loin que possible une fonction désobjectalisante par la déliaison. » Dans ce mouvement pulsionnel, ce qui est attaqué est la relation à l'objet mais aussi ses substituts, *le moi par exemple*, et l'investissement lui-même dans la mesure où il a été pris dans l'objectalisation. Le désinvestissement qualifie le fonctionnement des pulsions de mort (la fonction désobjectalisante ne doit pas se confondre avec le processus de deuil, elle est un procédé qui s'oppose au processus de deuil qui, lui, est au cœur des processus de transformations propres à la fonction objectalisante).

On peut alors penser que l'indifférence provient d'un mouvement, momentané ou durable, de désobjectalisation lors duquel le sujet se déconnecte de l'objet, le désinvestit, l'objet perdant alors ses qualités d'objet pour le sujet, le moi se vidant lui-même de ses qualités, le sujet se « désobjectivant ». Nous avons affaire à une réification, une robotisation. Le vide quantitatif conduit au vide qualitatif. Cet état d'indifférence est perçu par l'autre, l'absence d'affect affecte, il communique l'inexistence du moi à lui-même et l'inexistence de l'autre pour le moi. Celui qui perçoit l'indifférence peut ressentir un jugement d'inexistence et en éprouver de l'effroi. Je pense à Laura se désorganisant en séance lorsqu'elle retrouve ce qu'elle discernait mal petite fille : l'indifférence de sa mère. Les expériences « du visage impassible » (*still face*) faites dans le laboratoire de Tronick aux États-Unis sont très parlantes. Un jeune bébé après avoir interagi joyeusement avec sa mère est brutalement, durant quelques secondes, confronté expérimentalement à un visage maternel indifférent. En quelques secondes, le nourrisson va se montrer très perturbé et peut se mettre à régurgiter, avoir le hoquet, etc.

Il me semble que le déni d'altérité, repéré par des auteurs comme P. Denis (1997) ou G. Pragier (1995) par exemple et ceux qui ont travaillé sur les criminels comme C. Balier (1997) ou D. Zagury (2002), peut être compris à partir de ce désengagement provoqué par la destructivité de la pulsion de mort désintriquée de la pulsion de vie qui a été comme dissoute lors de ces manifestations houleuses. P.-C. Racamier a très bien mis en évidence le déni dont il dit qu'il ne figure rien mais qu'il défigure, déforme. Il pointe toute une

variété de dénis dont les plus dégradants sont meurtriers. La force du déni de l'existence de l'autre empêche sans doute l'inscription des traces, l'incarnation, il permet aussi de rendre compte de la capacité du moi à effacer les traces psychiques, c'est-à-dire la figuration du fonctionnement psychique, à dénier sa propre existence. Cependant, ce mouvement d'effacement des traces qui permet l'état d'indifférence ne peut être compris qu'en lien avec ce que cause l'objet, ce que j'aborde plus loin.

AUX ORIGINES L'INDIFFÉRENCE, L'INDIFFÉRENCE PRÉCÈDE LA HAINE

Dans « Pulsions et destins des pulsions », Freud écrit au sujet du moi naissant : « Le moi se trouve originellement, au tout début de la vie d'âme, investi pulsionnellement et en partie capable de satisfaire ses pulsions sur lui-même. Nous appelons cet état celui du narcissisme et cette possibilité de satisfaction autoérotique. Le monde extérieur n'est pas, à ce moment-là, investi d'intérêt (pour parler en général) et il est, pour ce qui est de la satisfaction, indifférent. Donc à cette époque, le moi-sujet coïncide avec ce qui est empreint de plaisir, *le monde extérieur avec ce qui est indifférent*² (éventuellement avec ce qui, comme source de stimulus, est empreint de déplaisir). Si pour commencer, nous définissons l'aimer comme la relation du moi avec ses sources de plaisir, la situation dans laquelle *il n'aime que lui-même et est indifférent à l'égard du monde explicite la première de ces relations de réplique dans lesquelles nous avons trouvé « l'aimer*³ » (Freud, 1915 c). Et un peu plus loin, il écrit : « L'indifférence se range, en tant que cas spécial, dans la haine, l'aversion, après être tout d'abord entrée en scène en tant que son précurseur. L'externe, l'objet, le haï seraient au tout début identiques. Si l'objet se révèle plus tard source de plaisir, il est alors aimé, mais également incorporé au moi, si bien que, pour le moi-plaisir purifié, l'objet coïncide malgré tout de nouveau avec l'étranger et le haï. Au paragraphe suivant, Freud précise : « Nous remarquons aussi que tout comme le couple d'opposés amour-indifférence reflète la polarité moi-monde extérieur, la seconde opposition amour-haine reproduit la polarité de plaisir-déplaisir connectée avec la première. » Le premier couple est ce que Freud appelle le stade « purement narcissique » et le second « le stade d'objet ». *L'indifférence du stade purement narcissique qui précède la*

2. Das Gleichgültich.

3. Mes italiques.

haine est un état de quiescence d'où toute tension est abolie, d'une satisfaction indépendante et fermée à l'autre. L'indifférence originaire est préobjectale.

INDIFFÉRENCE DE LA CRUAUTÉ

Dans des travaux précédents (2007 ; 2012), j'ai proposé de distinguer la cruauté du sadisme qui sont tous les deux des manifestations des pulsions de mort. Selon moi, les manifestations de violence ne sont pas forcément sadiques et donc empreintes de sexualité. Il existe une destructivité à but autoconservatif, narcissique et non pas de jouissance. Si le sadisme est pour Freud lié à l'ambivalence et associé au plaisir-déplaisir, je pense que la cruauté est une expression de l'indifférence à l'objet et recherche de l'indifférence.

Dans « Trois essais sur la théorie sexuelle » (1905 *d*), Freud commence à formaliser sa conception de la cruauté et il en propose la version la plus achevée. Il utilise le terme *Grausamkeit* qui signifie cruauté, mais aussi atrocité, férocité, barbarie. Ce terme dérive de *Grauen* : l'épouvante, l'effroi⁴ qui suggèrent que la cruauté peut provenir de la peur, de la terreur. Freud ne choisit pas *Mordlust* qui signifie littéralement « plaisir au meurtre », par extension sanguinaire. Dans la première partie des « Trois essais », il introduit la cruauté comme étant équivalente du sadisme, dans la seconde partie, il avance qu'elle est indépendante de l'activité sexuelle. Il écrit dans les deux premières éditions : « Nous sommes en droit de supposer que les motions cruelles dérivent de sources qui sont à proprement parler indépendantes de la sexualité, mais qu'elles sont susceptibles, par anastomose, d'entrer précocement en liaison avec celle-ci en un point de leur origine respective » (Freud, *Ibid.*) Il me semble ainsi qu'il est possible de poser à l'origine une destructivité présexuelle liée au maintien du narcissisme. Et par ailleurs, comme nous l'avons vu précédemment, Freud considère que l'indifférence se range du côté de la haine, de l'aversion qui proviennent du refus primordial que le moi narcissique oppose à l'extérieur pour sa conservation et son affirmation. Aux origines, une protestation haineuse se manifeste comme défense du narcissisme plongé dans le déplaisir, car sortie de la quiétude de son indifférence.

Ce mouvement provient du « refusement » de l'objet limitant *l'infans* dans sa toute-puissance narcissique, le confrontant à son impuissance et le contraint à sortir de son état de quiétude. En d'autres termes, la cruauté appartient à

4. En allemand « cru » se dit : *roh*.

l'expérience de détresse, elle est réponse originale, décharge, expulsion face au traumatisme original. Elle est manifestation première de la pulsion de mort qui, en se déchargeant, va acquérir une fonction de signal négatif adressé à l'objet.

Proche et loin à la fois de mes hypothèses, J. Bergeret (1984) a proposé la notion de « violence fondamentale ». Il insiste à juste titre sur la puissance en jeu, le but de la violence étant la défense de la vie, la survie face à toute menace extérieure ou fantasmatique. Il souligne l'aspect non pas objectal mais narcissique du fonctionnement et son aspect non érotisé. Cependant, je ne partage pas avec J. Bergeret ses conceptions de l'organisation pulsionnelle de la violence fondamentale. Il pense la violence fondamentale comme constitutive, à son origine, de la libido. Entre violence primordiale et sexualité psychique, il y a selon lui continuité, la seconde étant un stade d'organisation de la première. Ma conceptualisation s'appuie sur l'organisation pulsionnelle de la seconde topique, tout en maintenant différenciés autoconservatif et sexuel. *La destructivité cruelle s'origine dans le « non » à l'extérieur, « non » à l'objet qui ne lui offre pas la pleine satisfaction. La cruauté telle qu'elle apparaît au sortir de l'état d'indifférence est une manifestation de la destructivité originale qui peut prendre l'aspect d'un « non » sans fin, du « non » de la compulsion à répéter, le psychisme étant rayé comme un disque.*

Il me semble qu'il est possible de distinguer une cruauté originale infantile autoconservatrice d'une cruauté secondaire qui peut être autoconservatrice mais aussi devenir la destructivité désobjectalisante que j'ai évoquée.

Freud décrit un enfant cruel qui n'est pas arrêté par la douleur, car le sentiment de « compassion » apparaît tard, ainsi que la « barrière de la pitié ». La cruauté infantile n'a pas pour but la douleur d'autrui, « elle n'en tient pas compte ». Comme l'objet n'est pas investi en tant qu'un être singulier reconnu en tant que tel, l'enfant ne peut pas repérer les effets de ses désirs et satisfactions sur l'autre. Il n'y a pas dans la cruauté d'identification à la douleur, à la souffrance de l'autre ; ce qui existe dans le sadisme. Le cruel *infans* est indifférent.

D.W. Winnicott propose un éclairage de la cruauté (1945 ; 1950-1955) qui me semble aller dans le même sens. Il décrit trois étapes de l'agressivité, la première étant le stade de la pré-inquiétude (*pre-concern*) qui se caractérise par la cruauté. Il postule une relation objectale de cruauté précoce pendant laquelle le nourrisson attaque imaginativement le corps de sa mère dans l'indifférence. À ce stade le nourrisson est « impitoyable », ce qui ne sera plus possible au stade suivant car il sera là « concerné » par l'objet. Ce nourrisson sans pitié renvoie aux assertions freudiennes : la cruauté s'oppose à la pitié. Le nourrisson est cruel parce qu'il n'est pas, ne peut pas être « intéressé »

par l'effet de ses pensées et actions sur son objet, il ne manifeste pas à cette époque d'inquiétude pour lui.

Cette absence de sollicitude se retrouve dans l'indifférence de la cruauté narcissique de sujet en recherche d'un état d'où toute tension doit être abolie ouvrant aux fantasmes d'invulnérabilité, voire d'autoengendrement. Cette cruauté secondaire indifférente ouvre au déni de l'altérité qui permet que l'autre ne soit plus conçu comme un semblable par le désinvestissement de l'objet. Il n'y a plus d'identification, de mise en lien avec l'objet ; l'insensibilité à ce que peut éprouver l'objet passe au premier plan, plus que la jouissance. L'autre peut alors aisément devenir l'objet de n'importe quelle destruction.

L'analyse métapsychologique des meurtriers que propose D. Zagury me semble aller dans le sens que je propose. Après les meurtres, ces sujets évoquent un apaisement des tensions et un soulagement. Le crime a permis une décharge tensionnelle à laquelle peut s'associer parfois une sensation physique de l'ordre du spasme quelque peu comparable à un orgasme. L'indifférence à l'égard des victimes domine : « Je n'avais rien contre elles... J'ai tué sans haine, sans l'impression de faire mal », dit un criminel. En général, la haine consciente est exclue et le crime s'appuie sur un déni de l'altérité de la victime, sa propre existence. De fait, la reconnaissance de la haine chez ces sujets n'est pas possible car elle fait ressurgir le spectre du lien à l'objet qui a pour corollaire qu'il ne serait pas une partie de soi, ce qui ouvrirait alors sur la déréliction. Ainsi l'indifférence se situe-t-elle bien au-delà de la haine, il n'est pas possible pour le criminel de haïr la victime car cela impliquerait non seulement d'accepter son altérité, mais aussi les souffrances qu'autrefois la mère, souvent dans l'indifférence, a provoquées comme le propose C. Balier (1997)⁵. L'indifférence permet de maintenir la toute-puissance narcissique. Elle est la conséquence de l'*hybris*, du Soi grandiose appelé à la rescousse pour prémunir de la déréliction. Comme J. Chasseguet-Smirgel et P. Denis, je pense que l'*hybris* en tant que fonctionnement sans limites du narcissisme primitif est prépondérant dans la destructivité meurtrière. En revanche, j'avance que le mouvement en jeu n'est pas l'effet de la conjonction de l'emprise et du sadisme comme ces auteurs le pensent, mais de la déliaison des pulsions de mort et de vie, et de la désobjectalisation qui s'en suit. Désobjectalisation qui dépouille l'objet de ses qualités d'autre semblable, la victime n'ayant pas le droit à une altérité qui lui reconnaisse des droits.

5. Il précise : « Pulsions, narcissisme, projection, abolition de la dimension objectale de l'autre comme autre. On y retrouve les expressions crues de la scène primitive, l'inquiétude soulevée par les images parentales traduisant un échec de l'intériorisation du phallus. »

Notons que le clivage du moi est présent dans les configurations meurtrières. Ces individus meurtris par l'objet présentent, selon D. Zagury, une partie meurtrière coupée de la partie meurtrie dont ils se sont amputés. On connaît bien le clivage chez les bourreaux, chez ceux qui perpètrent des crimes en temps de guerre se montrant, d'un côté, bons pères de famille et de l'autre, capables des pires tortures. Ne peut-on aussi penser qu'ici se clive le moi-sujet, le moi se séparant des assises de sa subjectivité dans le mouvement qui le désengage de l'objet ?

L'INDIFFÉRENCE DE SANDRINE⁶

Sandrine a une trentaine d'années lorsque je la rencontre pour la première fois. Elle est grande, vêtue de longs vêtements noirs ou gris ; parfois, elle porte des ballerines rouges qui provoquent un contraste saisissant. Elle a le teint très pâle, de grands yeux noirs. Ses paroles à peine audibles, mais aussi une certaine façon de « planer », d'être là sans être là, me la font imaginer comme un fantôme. En début de psychothérapie, le contact est difficile avec elle. Elle se présente à moi comme désaffectée me distillant très raisonnablement un discours esthétiquement parfait qui correspond bien à l'agrégée de lettres qu'elle est. Elle est venue me voir car son médecin lui a dit qu'elle est déprimée et qu'elle est inquiète au sujet de sa fille, Noémie. Celle-ci a été griffée au visage et aux bras par une copine, ce que ma patiente n'a pas supporté. À la fin de ce premier entretien, elle me dit que son mari trouve qu'elle ne va pas bien et qu'« elle se fait du mal ». Cette petite phrase glissée subrepticement et par la bouche d'un tiers jusque-là absent attire mon attention. Je la questionne et obtenant une réponse très évasive j'insiste, ce qui n'est pas habituel chez moi, pour avoir une réponse plus précise. Elle m'explique alors qu'elle se coupe les avant-bras ou les jambes. Plus tard, j'apprendrai qu'elle le fait dans sa salle de bains, avec tout objet contondant qu'elle trouve : couteau, ciseaux, lame de rasoir, etc. Le jeu de miroir entre le visage et les bras griffés de la fille, et les bras et les jambes entamées de la mère, me frappe d'autant plus que j'ai le sentiment que la fin du premier entretien s'est jouée dans un jeu « d'entrevoir ».

6. Des éléments de ce cas ont été publiés en 2012 : D. Cupa, *Le corps démantelé du sadisme et de la cruauté, La Pensée psychanalytique de Janine Chasseguet-Smirgel, Le courage de la différence*, in C. Druon et A. Sitbon.

Dans les débuts de la psychothérapie, elle ne me parle de ses blessures qu'en fin de séance, comme s'il y avait un lien entre notre séparation et ses gestes, comme si elle ne pouvait le faire qu'à la limite, aux limites. Elle m'inquiète car elle ne montre pas d'inquiétude à son sujet, « elle est indifférente à elle-même », vais-je noter. La seule personne pour qui elle semble avoir des sentiments est sa petite fille avec qui elle m'apparaît de plus en plus fonctionner de façon fusionnelle. Je perçois que la petite fille dont elle me parle est elle-même, sa fille disparaissant alors qu'elle pense que c'est de celle-ci dont elle me parle.

Sandrine me décrit les moments⁷ où elle se coupe en quelques mots, sans affect. C'est moi qui assemble pour cet écrit une série de petites phrases que j'ai pu noter : « Quand j'ai des gestes violents à mon égard, ça me calme. » ; « Je ne pense pas, je ne peux penser à rien quand je me coupe. » ; « Je suis dans le brouillard. » La douleur n'est pas évoquée et elle ne compte pas, « Je ne sens pas », dit-elle. J'ai le sentiment qu'elle est alors comme anesthésiée. Ce qui compte, c'est la coupure pour laisser se vider la tension insupportable. Après l'incision, elle se sent soulagée (remarquons : c'est comme après les meurtres, les *serial killers*, en particulier, évoquent un apaisement des tensions et un soulagement ; le crime a permis une décharge tensionnelle).

Sandrine semble donc, en se coupant, retrouver une certaine homéostasie de ses tensions, mais « après elle ne se reconnaît pas, c'est comme si pendant un moment elle avait disparu d'elle-même ». *Ce qui signe me semble-t-il un moment de brutal désinvestissement régressif en recherche de nirvana.* Si la blessure attire l'investissement, elle vide la substance psychique de ma patiente. Dans un premier temps, je perçois que ce sont des blessures narcissiques qui provoquent la montée de l'angoisse : elle se sent dévalorisée à la suite d'une remarque de « sa chef », ou se sent nulle avec sa fille par exemple. Avec moi, c'est lisse, sans accroc, trop calme, froid.

Les premiers temps de la psychothérapie sont entièrement consacrés aux difficultés de sa fillette avec qui elle passe tout son temps libre. Elle ne me parle que de cela de façon très opératoire mais en observant avec une grande finesse les comportements de sa fille ainsi que son évolution. Elle craint pour Noémie qu'elle trouve très fragile : « Je suis obsédée par la peur qu'il lui arrive quelque chose », me dit-elle. Je vais découvrir la petite fille en elle, petite fille

7. La façon dont Sandrine décrit sa pratique de l'automutilation et son déroulement est assez proche de ce que racontent les sujets qui se blessent : perte ou crainte de la perte d'une relation importante, augmentation progressive et intolérable de la tension intérieure, état de dépersonnalisation, urgence à se blesser, réalisation de la blessure sans souffrance, soulagement rapide de la tension interne avec atténuation de la souffrance psychique.

maltraitée par son père et en grande difficulté d'accordage avec sa mère. Je pense alors qu'elle s'est emmurée dans un univers dans lequel elle est seule, sans contact psychique. Il n'est d'ailleurs que très rarement question de son mari, sinon pour évoquer ses désaccords avec lui au sujet de l'éducation de la fillette. En séance, la petite fille malade est toujours présente, mais elle ne peut pas se percevoir elle-même comme enfant. Ainsi sommes-nous entre mères. Elle est la mère qui parle à une mère « plus psychologue » que sa propre mère et j'ai du mal à trouver à quelle mère elle s'identifie. Sa mère est du « genre indifférente ». Sa mère « contrôle ses émotions », dit-elle, et les deux femmes ne parlent pas de grand-chose. Je vais étonner et toucher Sandrine lorsque je lui fais remarquer qu'elle ne se présente jamais comme la fille de sa mère. Elle se rend compte alors qu'elle ne peut pas me parler spontanément, qu'« elle calcule tout à l'avance » comme avec sa mère auprès de qui elle ne se plaint jamais. Si très vite une ambivalence importante apparaît à l'égard de celle-ci, c'est d'abord une haine farouche pour son père qui se dévoile.

Cet artisan maladif battait sa femme qui le quitte lorsque ma patiente a 3 ans. Sandrine est cependant confiée tous les week-ends à son père qui exigeait d'elle d'être parfaite. Ainsi en ce qui concernait ses études, la faisait-il travailler et refaire ses devoirs jusqu'à ce que ce soit « parfait ». Il l'interrogeait sur ses leçons, la traitait d'idiote, d'égoïste, hurlait, jetait les cahiers par la fenêtre. Lorsqu'elle pleurait, son père ne le supportait pas, lui reprochant de jouer la comédie. Elle craignait d'être battue d'autant plus qu'elle l'avait vu se battre plusieurs fois. Ainsi vivait-elle ces fins de semaine dans une angoisse pesante. Elle « gardait l'angoisse du week-end jusqu'au milieu de la semaine », moment où elle se sentait soulagée. Le jeu homéostatique des tensions (montée de l'angoisse durant le week-end, soulagement en milieu de semaine) va susciter l'association avec les rites de scarifications, puis les scènes de son père en colère qui battait sa belle-mère.

L'emprise sadique du père la terrifiait, mais elle n'en parlait pas à sa mère « trop fragile » qui « était ailleurs ». De plus, il était « vital » pour elle que sa mère l'aime suffisamment pour la garder auprès d'elle, son père soutenant que cette femme était prête à l'abandonner ce que la réalité, pour une part, cautionnait, le droit de visite du père étant très important.

Au bout de deux ans environ de travail, Sandrine rapporte ce rêve : « Une petite fille nous est imposée, elle est odieuse. C'est insupportable, j'ai le sentiment qu'elle nous surveille et va tout répéter à sa mère. Plus ça va, plus je suis exaspérée. Un jour, je la frappe à la tête et la blesse. Elle est morte, je l'ai tuée. On la cache dans un coin. Cela ne nous émeut pas plus que cela, car elle est insupportable. On s'en débarrasse. Je vois deux petites chaussettes avec du sang. » Elle associe : elle craignait, enfant, que « tout soit raconté à sa mère ».

Ce qu'elle ne peut pas lui raconter outre les violences à son propre égard concerne la violence des scènes primitives traumatiques constituées par le père battant la belle-mère qui saignait alors. Elle s'identifie à celle-ci à travers le sang qu'elle perdait. Mais, tout cela est loin de la soulager, ce qui la soulagerait c'est de faire disparaître son père. « La petite fille frappée à la tête » la fait associer sur elle, sa fille qui a saigné dans la cour de l'école et que par moments elle désire tuer. Sandrine désire se tuer, car elle a honte d'avoir de telles idées. Ce faisant, j'ai le sentiment qu'elle peut de plus en plus s'appuyer sur moi, qu'elle ne craint pas que je l'abandonne si elle me raconte « ses horreurs ».

À la suite du travail de décondensation du rêve, et sans doute l'assurance qu'elle pouvait compter sur moi, elle contrôle de moins en moins ses affects agressifs, elle sort de son indifférence par une hostilité haineuse qui touche toute sa vie. Dans la vie, elle ne se laisse plus faire par sa directrice qui lui donnait de nombreux travaux à réaliser pour le lycée ! Elle refuse l'organisation de la famille telle qu'elle est proposée par son mari, désire rencontrer sa mère pour lui raconter, enfin, ce qui se passait avec son père. Elle se dispute avec tout le monde, sauf avec moi, qu'elle préserve. Elle finit par se retrouver à l'hôpital, à la suite d'une tentative de suicide qui, momentanément, réorganise ses appuis : la directrice comprend son arrêt de travail, mari et parents viennent « l'entourer » à l'hôpital.

C'est à cette époque que Sandrine va prendre forme dans mon esprit. Non seulement ma patiente prend forme, mais elle prend corps et découvre qu'elle a une chair qui peut la faire souffrir ; elle sort de l'anesthésie psychique dans laquelle je l'avais trouvée en début de thérapie. Elle dit, maintenant, qu'elle souffre, qu'elle « s'effondre » ; elle se plaint de son corps douloureux⁸. Je note qu'elle exprime enfin la qualité de ses affects, que nous sortons du quantitatif, l'aspect qualitatif de ses énoncés la rendant plus vivante. En même temps, je repère étrangement que c'est à Blanche-Neige dans son cercueil que Sandrine me fait penser. Il y a encore sans doute une partie morte en elle, partie à laquelle je pense depuis le début de sa thérapie.

La situation conflictuelle généralisée dans laquelle Sandrine se met est de plus en plus grave, et son mari lui demande de quitter le foyer. Lors d'une visite chez sa mère, Sandrine doit aller dans la salle de bains⁹ pour nettoyer sa fille qu'elle gronde assez violemment. La mère de ma patiente intervient alors, les deux femmes « s'engueulent pour la première fois », la mère va dire à sa fille : « Je te hais, sors de chez moi. » C'est une révélation pour ma patiente. Ce

8. Elle ne me dira jamais que se couper lui fait mal.

9. Les rites de ma patiente se passent aussi dans la salle de bains. L'atmosphère froide et blanche de la salle de bains me paraissait à l'image de la mère de ma patiente.

qu'elles ne pouvaient se dire est dit. Sa mère la hait et elle hait une part de cette mère qui l'a abandonnée et laissée aux mains de son père. Elle va me proposer alors un tableau beaucoup plus noir de sa mère, qui apparaît froide, distante, se situant plus dans une relation fonctionnelle que dans l'accordage affectif. Cette femme est prise dans des difficultés narcissiques qui la conduisent à préférer son miroir à sa fille, ce qui me fait penser à nouveau à Blanche-Neige et à sa marâtre. Dès lors, Sandrine ne se scarifie plus, Sandrine-Blanche-Neige a pu expulser la mère haineuse, elle a pu, elle aussi, la sortir de chez elle, elle a pu recracher la pomme empoisonnée.

Le travail fait avec Sandrine m'a conduit à l'élaboration suivante : la partie morte chez Sandrine représente la présence du mauvais objet en elle qui n'a pas pu être expulsé afin d'être secondairement introjecté et trouvé. Elle n'a pas pu avoir de mouvement cruel envers sa mère ayant trop peur de détruire réellement sa mère et trop peur que sa mère ne la détruise. Du coup, la reconnaissance de la haine n'était pas possible car celle-ci était, en quelque sorte, forclosée. *C'est cette haine qui prend le visage de l'indifférence signe d'un au-delà de la haine. Elle enferme du même coup le sujet dans un narcissisme de mort.* Reconnaissance de la haine qui paraît impossible chez les criminels et que décrit en particulier D. Zagury.

Cette patiente meurtrie par l'objet (ici père et mère) présentait, comme le propose D. Zagury pour les criminels, une partie meurtrière (ici automeurtrière) coupée de la partie meurtrie dont ils se sont amputés par clivage, clivage de ces sujets qui ont des souffrances identitaires narcissiques à partir d'expériences agonistiques. Ils sont des survivants, dépensant leur énergie psychique à s'autoconserver. *La pulsion de mort et son travail de désobjectalisation deviennent un mode de défense, de survie psychique que j'appelle cruauté de mort, l'indifférence devenant l'état à investir.*

Si ce processus porte la marque de la cruauté infantile qui ne se sent pas concernée par la maltraitance qu'elle impose à l'objet, la visée est radicalement différente. La cruauté infantile s'exprime dans le mouvement d'investissement de l'autre, car elle n'est pas désintriquée des pulsions de vie, son but est la décharge qui attaque l'objet qui ne réduit pas suffisamment ses tensions, par mesure autoconservatrice. Le but est aussi d'éprouver la viabilité de l'objet ou comment sa propre destructivité n'est pas létale. Dans la cruauté de mort, le but est de prendre un pouvoir sans limites en désinvestissant l'autre en s'enfonçant dans un narcissisme sans fond, le « narcissisme de mort » (Green, 1983)¹⁰.

10. « Le narcissisme primaire est Désir de l'Un, aspiration à une totalité autosuffisante et immortelle dont l'autoengendrement est la condition, mort et négation de la mort à la fois » (p. 132).

Pour conclure, j'aimerais brièvement revenir sur les propos de H. Lévy-Hass remarquant que les visages de ses geôliers n'ont rien d'humain. Les travaux sur la Shoah, sur les massacres, et en particulier les massacres de masse constatent aussi l'indifférence des meurtriers et la façon dont l'autre est déshumanisé, celui qui déshumanise se déshumanisant afin de déshumaniser, devenant « un monstre ». F. Sironi écrit par exemple : « On ne peut torturer que si celui que l'on torture est pensé comme non humain, comme radicalement autre. Des systèmes politiques ou économiques instaurent la déculturation en système de pensée. Pour pouvoir être pensé, l'autre est déshumanisé, uniformisé. Le rebelle, l'ennemi, le membre d'un groupe persécuté doit être pensé comme étant d'une autre "nature" que celle du tortionnaire » (Sironi, 1994). L'autre est ainsi « désobjectalisé », le bourreau peut torturer sans pitié. Là aussi, il n'y a plus d'identification, de lien, de relation avec l'objet violenté qui n'est plus conçu comme un semblable mais devient l'objet de n'importe quelle destruction, partielle ou totale, sans culpabilité. Ce mouvement qui est au service de la mégalomanie narcissique marque une distance absolue avec l'autre par l'indifférence, *l'autre n'étant plus de la même espèce, déraciné de son humanité par un sujet qui ce faisant a perdu son humanité*.

Comment collectivement des individus peuvent-ils se transformer en monstres ? Ceci conduit à un autre travail dans lequel il serait à comprendre pourquoi des coups de force installant la culture de la haine et son « au-delà » sont possibles, pourquoi des prises de pouvoir destructrices peuvent balayer le pouvoir de dire, d'écrire au nom d'une vérité toujours discutable, toujours remise en question et alors fragile.

Dominique Cupa
34-36, rue Dieulafoy
75013 Paris
cupado@noos.fr

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Balier C. (1997), *Mal-être (Angoisse et Violence)*, Paris, Puf, coll. « Monographies et Débats de psychanalyse », pp. 31-38.
- Bergeret J. (1984), *La Violence fondamentale*, Paris, Dunod.
- Cupa D. (2007), *Tendresse et Cruauté*, Paris, Dunod.
- Cupa D. (2012), Le corps démantelé du sadisme et de la cruauté, *La Pensée psychanalytique de Janine Chasseguet-Smirgel. Le courage de la différence*, in C. Druon et A. Sitbon, Paris, Puf, pp. 149-167.

- Denis P. (1997), *Emprise et satisfaction, les deux formants de la pulsion*, Paris, Puf, p. 127.
- Freud S. (1905 d), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987 ; *OCF.P*, VI, 2006.
- Freud S. (1915 c), Pulsion et destin des pulsions, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968 ; *OCF.P*, XIII, 1988, pp. 179-181.
- Freud S. (1920), Au-delà du principe de plaisir, *OCF.P*, XV, Paris, Puf, pp. 278-279.
- Freud S. (1924 c), Le problème économique du masochisme, *Névrose, Psychose et Perversion*, Paris, Puf, 1973 ; *OCF.P*, XVII, 1992.
- Freud S. (1950 a [1895]), *Esquisse d'une psychologie scientifique. La naissance de la psychanalyse, lettres à Wilhelm Fliess*, Paris, Puf, 1973, p. 325.
- Green A. (1973), *Le Discours vivant*, Paris, Puf, p. 20.
- Green A. (1983), *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Minuit.
- Lévy-Hass H. (1979), *Journal de Bergen-Belsen (1944-1945)*, Paris, Éditions du Seuil, p. 29.
- Pragier G. (1995), Enjeux métapsychologiques de l'hypocondrie, *L'Hypocondrie*, Paris, Puf, coll. « Monographies et Débats de psychanalyse », p. 86.
- Sironi F. (1994), « Tu seras brisé de l'intérieur », Torture et effraction psychique, *Revue de médecine psychosomatique*, n° 36, Grenoble, La Pensée sauvage.
- Winnicott D.W. (1945 a), Le développement affectif primaire, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, pp. 33-47.
- Winnicott D.W. (1950-1955), L'agressivité et ses rapports avec le développement affectif, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, pp. 80-97.
- Zagury D. (2002), Les *serial killers* sont-ils des tueurs sadiques ?, *RFP*, t. LXVI, n° 4, Paris, Puf.